L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

G. F. WEISSE & Co. Rue de Chartres No 73, Entre Canal et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 24 OCTOBRE 1861.

G. F. WEISSE F. LEGER — E. DUFOUR E. MARNY — EDITEURS-PROPRIETAIRES

Nouvelle-Orléans,
JEUDI MATIN, 24 OCTOBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de L'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. On passera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par Francis Fernandez, à la Bourse des Marchands:
Propriétés de valeur dans la 2me District (Succession de A. Gardes). Avant-soixante-dix-neuf, rue de Hunt, entre Chartres et Marchandises sèches.
Par H. Sumory, 40 et 42 Vieille Levée: Chapeaux, vêtements, bottes et marchandises sèches.
Par D. E. Morphy, rue Apollos, entre Tchupitoulas et Laharpe: Meubles magnifiques.

La guerre pour la guerre.

On rapporte que le général McClellan aurait dit en réponse à une personne qui lui demandait s'il espérait faire la conquête des Etats Confédérés "il est aussi impossible au Nord de subjuguer le Sud qu'au Sud de subjuguer le Nord. Nous faisons maintenant la guerre parceque nous n'avions pas le Sud à combattre, nous nous battions entre nous". Que cette anecdote soit vraie ou supposée, elle peint exactement la situation du parti républicain noir.

L'impossibilité de faire la conquête du Sud, même au moyen des grandissimes plans d'invasion conçus par le général Scott et repris au sous-œuvre par son successeur, est démontrée par tant de preuves que le doute n'est plus permis aux esprits les plus orgueilleusement obstinés. Depuis peu les armées du Nord ont éprouvé des échecs successifs sur toute la ligne des frontières: échec dans le Missouri à Lexington, échec dans le Kentucky, échec sur la rivière Greenbrier dans la Virginie occidentale, échec sur l'île Hatteras dans la Caroline du Nord, échec dans l'île Santa Rosa, en Floride, échec aux bouches du Mississipi, enfin échec dans la presqu'île de Yorktown et sur le Potomac à Leesburg.

A l'exception du succès remporté par McClellan à Chest Mountain sur la division du général Garnett, grâce à la supériorité du nombre, et de la prise du fort Hatteras encore mal défendu, les fédéraux n'ont aucune victoire à opposer aux triomphes que les armes du Sud ont remportés et qui se comptent déjà par douzaines: Great Bethel, Carthage, Bull Run, Manassas, Oak Hill, Lexington, Green Briar, Santa Rosa, les bouches du Mississipi et Leesburg, pour ne nommer que les engagements les plus importants.

Entreprendre de subjuguer un peuple qui se défend d'énergie, mettent et avec succès partout, sur les frontières et sur les côtes, n'est une pétaudiau que M. Lincoln et son cabinet ont pu avoir au début, parce qu'alors ils comptaient sur les plus vives batailles pour leur donner la victoire mais qu'à moins d'insigne folie ils ont dû abandonner depuis qu'ils ont vu que le Sud pouvait opposer au Nord homme pour homme, canon pour canon, et qu'il avait l'avantage incontestable d'avoir dans chaque soldat un patriote prêt à mourir à son poste pour défendre ses foyers et ses propriétés, tandis que le Nord ne peut mettre en ligne que des *volontaires* enrôlés à prix d'or et qui n'ont d'autre intérêt dans la guerre que celui de leur paie.

Des hommes d'Etat désintéressés, placés dans cette situation, n'hésiteraient pas à conclure la paix en la faisant obtenir les meilleures conditions possibles, car ils ne verraient dans la prolongation de la guerre qu'une continuation des calamités qu'elle entraînerait pour les deux pays, et le désir de nuire à leur ennemi ne l'emporterait pas sur celui de virer la ruine et la désolation à leur propre patrie. Faire une guerre dans la partie il n'y a ni honneur ni profit à gagner, sur un crime de lèse humanité dont des hommes d'Etat intelligents et sérieux n'auraient pas volontiers à assumer le poids.

Mais par-dessus toutes les considérations d'un ordre non plus élevé pour un esprit de la trempe de M. Lincoln pour un pédant bouffi d'orgueil comme M. Seward pour des fanatiques comme Chase ou pour la horde de spéculateurs qui ne voient dans la guerre que le moyen de tarir de colossales richesses sur les désastres qu'ils amoncellent sur un pays, il est connu dans le gouvernement fédéral depuis six mois de telles impudeurs qui ont épaissi le torrent de mépris et d'indignation à la vindicte publique qu'on provoquait. Ainsi, une affrayant dans ces jours de pénétrer la confusion générale pour se saisir des fonds publics. Sur les trois cents millions de dollars composant l'avoir du trésor fédéral depuis la guerre, dépensés de plus et plus en plus par trois mois que d'évaluer à cent millions le montant des coûts consumés par les nations, les généraux, les fournisseurs, les membres du Congrès qui ont eu d'intermédiaires et d'amis les partis politiques qui a un titre quelconque ont été admis à la curée. Les bénéfices réalisés par les chefs se calculent par centaines de mille et par millions de dollars.

On comprend maintenant comment tous les hommes politiques qui ont participé à ce pillage éhonté de la fortune publique mettent tout en œuvre pour pousser à la continuation de la guerre dans laquelle leur vie de rapine ne trouve perspective et prétexte ensuite la conversion de la paix dans des conditions défavorables au pays rendrait fort scabreuse la réduction des comptes. Comment dire à la nation qu'on a mis sous nous avons commis une faute et qu'il faut que nous ou trésor la bagatelle de trois cents millions?

Si déshonorant et si cruel à abuser qu'est le peuple des Etats-Unis, il est à présumer qu'il refusera de passer l'éponge sur le passé et de fermer les yeux fermés, les carte à payer. Il comme le dit McClellan, la signature de la paix serait le signal d'une explosion d'hostilité entre les deux fractions du parti républicain qui se disputent la prédominance dans les conseils de Lincoln, et dont la sourde animosité ne tarde pas de temps à autre par des accusations qui se déchirent au coin du voile, donnent une idée de l'étendue de la gangrène dont est rongé le gouvernement des Etats-Unis.

Ce n'est ni de Lincoln, ni de son cabinet divisé en deux factions rivales, qui il faut attendre un mouvement de politique dans le sens de la paix. Il est depuis des conseils que le czar de toutes les Russies a fait adresser à son bon ami de Washington. Ils continueront forcément la guerre pour la guerre sans savoir en quoi pourra les contribuer eux et leur pays, jusqu'à ce qu'une ruine complète de leur ennemi et la dispersion de leurs armées rendent la continuation de la lutte impossible. Et tant que le Sud frappe sans relâche jusqu'à ce qu'il ait affranchi son territoire de la présence des armées ennemies. Peut être alors critiques ne cohortes victorieuses se tout sur le point d'envahir à leur tour le sol des Etats-Unis, un appel à la raison et au bon sens de ces Etats appuyé par trois cent mille baïonnettes étendra il du peuple du Nord ce que maque présent son gouvernement obstiné à refuser: et à avoir la reconnaissance de droit pour chacun des deux peuples de se gouverner à sa guise.

Les chefs militaires du Nord.

Le général en chef de l'armée fédérale du Potomac aurait pu être le seul homme sérieux parmi les officiers du Nord qui commandent des corps d'armée. Il a témoigné son intention de faire la guerre en militaire et non en homme de partisan ou fanatique. Il a menacé de la peine de mort ceux de ses soldats qui se rendraient coupables d'incendies ou de vols au préjudice des propriétés particulières, il a répudié toute complicité avec les voleurs de nègres et il a déclaré publiquement entendre suivre les usages reconnus par les nations civilisées. C'est sans doute à lui que l'on doit la mise en liberté sur parole d'un nombre de prisonniers confédérés égal à celui des prisonniers fédéraux relâchés par nos gouvernement.

Cette conduite forme un contraste frappant avec celle des Butler des Fremont et autres.

John C. Fremont, l'ex-aventurier californien, l'ex-candidat à la présidence du parti républicain, est allé prendre possession de son commandement dans l'Ouest comme en retraite envoyé dans une province conquise.

Il a cru, sans doute, se transporter du despotisme empirique, corrompu, affranchi, et dégénérant à mesure que vous les passez, les turpitudes et les cruautés. Il n'a pas tardé à se faire des ennemis dans son propre camp, mais, au moins, fort de l'immense pouvoir que son nom exerce sur les républicains noirs dans l'espoir d'en tirer le parti à travers bravant ses adversaires dans le cabinet et les attaques de la presse de New-York.

Au général Frémont, le Blair, emprisonné par lui, fait pendant: dans le *Democrat* de St Louis les plus sévères accusations formulées en haut lieu. Frémont, dit-il, fait du camp de Tipton une ovation tout à fait impériale à son égard, la Sémiramis de Jessie Benton, fille de l'ancien sénateur de Missouri. Toutes les troupes sous les armes, défilent précédées de bouquets par des officiers et discours de bienvenue, criées à quatre reprises, non a été négligé, pour donner à cette manifestation un caractère démonstratif. Il ne manque plus au major-général Frémont qu'une victoire pour aller se faire couronner de lauriers à Washington et forcer Lincoln à mettre pied chez le triomphe. Malheureusement pour ses ambitieux projets, la victoire est encore à venir. Il n'est pas certain de battre l'armée de Price et comment d'enfler les accusations de ses ennemis, n'a rien trouvé de mieux pour éviter une cour martiale que de proposer au duel à mort à l'adjudant général Thomas. Ce dernier, étant membre zélé d'une congrégation religieuse qui prohibe les combats sanglants, a positivement refusé de donner en holocaust une pareille satisfaction, et il ne reste à ce dernier qu'à choisir entre une bataille décisive ou une cour martiale. Il rencontrera peut être la roche tarpéienne avant d'avoir atteint le Capitole. *Nec transit aliquo mucro.*

Par le Telegraphe.

DEPECHES TRANSMISES A L'ABEILLE.

(DEPECHES DE L'APRES-MIDI)

Mouvemens dans le Kentucky.

Avance du général Nouman.

Nashville, 23 octobre.—Le correspondant spécial du *Banner* télégraphie de Bowling Green le 22 que le général fédéral Nouman avec huit à dix mille hommes s'est avancé jusqu'à la rivière Bacon à huit milles du pont de la rivière Green.

Dépêches de nuit.

Dernières nouvelles du Nord—Forces de Lincoln dans le Kentucky—Le général Frémont rappelé—Le télégraphe du Pacifique—L'emprunt américain en Europe—La guerre au Missouri—Mouvements de Price et de Frémont—Bataille imminente—Fraudes commises au préjudice du gouvernement des Etats-Unis.

Nashville, 23 oct.—Le correspondant à Bowling Green du journal *Union and American* dit qu'un voyageur qui a quitté Louisville samedi, rapporte que les troupes de Lincoln, en forte Louisville et Nolin, se composaient d'environ 12,000 hommes.

A l'exception du succès remporté par McClellan à Chest Mountain sur la division du général Garnett, grâce à la supériorité du nombre, et de la prise du fort Hatteras encore mal défendu, les fédéraux n'ont aucune victoire à opposer aux triomphes que les armes du Sud ont remportés et qu'on comptent déjà par douzaines: Great Bethel Carthage, Bull Run, Manassas, Oak Hill, Lexington, Green Briar, Santa Rosa, les bouches du Mississipi et Leesburg, pour ne nommer que les engagements les plus importants.

Entreprendre de subjuguer un peuple qui se défend d'énergie, mettent et avec succès partout, sur les frontières et sur les côtes, n'est une pétaudiau que M. Lincoln et son cabinet ont pu avoir au début, parce qu'alors ils comptaient sur les plus vives batailles pour leur donner la victoire mais qu'à moins d'insigne folie ils ont dû abandonner depuis qu'ils ont vu que le Sud pouvait opposer au Nord homme pour homme, canon pour canon, et qu'il avait l'avantage incontestable d'avoir dans chaque soldat un patriote prêt à mourir à son poste pour défendre ses propriétés et ses foyers, tandis que le Nord ne peut mettre en ligne que des *volontaires* enrôlés à prix d'or et qui n'ont d'autre intérêt dans la guerre que celui de leur paie.

Des hommes d'Etat désintéressés, placés dans cette situation, n'hésiteraient pas à conclure la paix en la faisant obtenir les meilleures conditions possibles, car ils ne verraient dans la prolongation de la guerre qu'une continuation des calamités qu'elle entraînerait pour les deux pays, et le désir de nuire à leur ennemi ne l'emporterait pas sur celui de virer la ruine et la désolation à leur propre patrie. Faire une guerre dans la partie il n'y a ni honneur ni profit à gagner, sur un crime de lèse humanité dont des hommes d'Etat intelligents et sérieux n'auraient pas volontiers à assumer le poids.

Mais par-dessus toutes les considérations d'un ordre non plus élevé pour un esprit de la trempe de M. Lincoln pour un pédant bouffi d'orgueil comme M. Seward pour des fanatiques comme Chase ou pour la horde de spéculateurs qui ne voient dans la guerre que le moyen de tarir de colossales richesses sur les désastres qu'ils amoncellent sur un pays, il est connu dans le gouvernement fédéral depuis six mois de telles impudeurs qui ont épaissi le torrent de mépris et d'indignation à la vindicte publique qu'on provoquait. Ainsi, une affrayant dans ces jours de pénétrer la confusion générale pour se saisir des fonds publics. Sur les trois cents millions de dollars composant l'avoir du trésor fédéral depuis la guerre, dépensés de plus et plus en plus par trois mois que d'évaluer à cent millions le montant des coûts consumés par les nations, les généraux, les fournisseurs, les membres du Congrès qui ont eu d'intermédiaires et d'amis les partis politiques qui a un titre quelconque ont été admis à la curée. Les bénéfices réalisés par les chefs se calculent par centaines de mille et par millions de dollars.

On comprend maintenant comment tous les hommes politiques qui ont participé à ce pillage éhonté de la fortune publique mettent tout en œuvre pour pousser à la continuation de la guerre dans laquelle leur vie de rapine ne trouve perspective et prétexte ensuite la conversion de la paix dans des conditions défavorables au pays rendrait fort scabreuse la réduction des comptes. Comment dire à la nation qu'on a mis sous nous avons commis une faute et qu'il faut que nous ou trésor la bagatelle de trois cents millions?

Si déshonorant et si cruel à abuser qu'est le peuple des Etats-Unis, il est à présumer qu'il refusera de passer l'éponge sur le passé et de fermer les yeux fermés, les carte à payer. Il comme le dit McClellan, la signature de la paix serait le signal d'une explosion d'hostilité entre les deux fractions du parti républicain qui se disputent la prédominance dans les conseils de Lincoln, et dont la sourde animosité ne tarde pas de temps à autre par des accusations qui se déchirent au coin du voile, donnent une idée de l'étendue de la gangrène dont est rongé le gouvernement des Etats-Unis.

Ce n'est ni de Lincoln, ni de son cabinet divisé en deux factions rivales, qui il faut attendre un mouvement de politique dans le sens de la paix. Il est depuis des conseils que le czar de toutes les Russies a fait adresser à son bon ami de Washington. Ils continueront forcément la guerre pour la guerre sans savoir en quoi pourra les contribuer eux et leur pays, jusqu'à ce qu'une ruine complète de leur ennemi et la dispersion de leurs armées rendent la continuation de la lutte impossible. Et tant que le Sud frappe sans relâche jusqu'à ce qu'il ait affranchi son territoire de la présence des armées ennemies. Peut être alors critiques ne cohortes victorieuses se tout sur le point d'envahir à leur tour le sol des Etats-Unis, un appel à la raison et au bon sens de ces Etats appuyé par trois cent mille baïonnettes étendra il du peuple du Nord ce que maque présent son gouvernement obstiné à refuser: et à avoir la reconnaissance de droit pour chacun des deux peuples de se gouverner à sa guise.

Nashville, 23 octobre.—Le correspondant spécial du *Banner* télégraphie de Bowling Green le 22 que le général fédéral Nouman avec huit à dix mille hommes s'est avancé jusqu'à la rivière Bacon à huit milles du pont de la rivière Green.

Dépêches de nuit.

Dernières nouvelles du Nord—Forces de Lincoln dans le Kentucky—Le général Frémont rappelé—Le télégraphe du Pacifique—L'emprunt américain en Europe—La guerre au Missouri—Mouvements de Price et de Frémont—Bataille imminente—Fraudes commises au préjudice du gouvernement des Etats-Unis.

Nashville, 23 oct.—Le correspondant à Bowling Green du journal *Union and American* dit qu'un voyageur qui a quitté Louisville samedi, rapporte que les troupes de Lincoln, en forte Louisville et Nolin, se composaient d'environ 12,000 hommes.

A l'exception du succès remporté par McClellan à Chest Mountain sur la division du général Garnett, grâce à la supériorité du nombre, et de la prise du fort Hatteras encore mal défendu, les fédéraux n'ont aucune victoire à opposer aux triomphes que les armes du Sud ont remportés et qu'on comptent déjà par douzaines: Great Bethel Carthage, Bull Run, Manassas, Oak Hill, Lexington, Green Briar, Santa Rosa, les bouches du Mississipi et Leesburg, pour ne nommer que les engagements les plus importants.

Entreprendre de subjuguer un peuple qui se défend d'énergie, mettent et avec succès partout, sur les frontières et sur les côtes, n'est une pétaudiau que M. Lincoln et son cabinet ont pu avoir au début, parce qu'alors ils comptaient sur les plus vives batailles pour leur donner la victoire mais qu'à moins d'insigne folie ils ont dû abandonner depuis qu'ils ont vu que le Sud pouvait opposer au Nord homme pour homme, canon pour canon, et qu'il avait l'avantage incontestable d'avoir dans chaque soldat un patriote prêt à mourir à son poste pour défendre ses propriétés et ses foyers, tandis que le Nord ne peut mettre en ligne que des *volontaires* enrôlés à prix d'or et qui n'ont d'autre intérêt dans la guerre que celui de leur paie.

Des hommes d'Etat désintéressés, placés dans cette situation, n'hésiteraient pas à conclure la paix en la faisant obtenir les meilleures conditions possibles, car ils ne verraient dans la prolongation de la guerre qu'une continuation des calamités qu'elle entraînerait pour les deux pays, et le désir de nuire à leur ennemi ne l'emporterait pas sur celui de virer la ruine et la désolation à leur propre patrie. Faire une guerre dans la partie il n'y a ni honneur ni profit à gagner, sur un crime de lèse humanité dont des hommes d'Etat intelligents et sérieux n'auraient pas volontiers à assumer le poids.

Mais par-dessus toutes les considérations d'un ordre non plus élevé pour un esprit de la trempe de M. Lincoln pour un pédant bouffi d'orgueil comme M. Seward pour des fanatiques comme Chase ou pour la horde de spéculateurs qui ne voient dans la guerre que le moyen de tarir de colossales richesses sur les désastres qu'ils amoncellent sur un pays, il est connu dans le gouvernement fédéral depuis six mois de telles impudeurs qui ont épaissi le torrent de mépris et d'indignation à la vindicte publique qu'on provoquait. Ainsi, une affrayant dans ces jours de pénétrer la confusion générale pour se saisir des fonds publics. Sur les trois cents millions de dollars composant l'avoir du trésor fédéral depuis la guerre, dépensés de plus et plus en plus par trois mois que d'évaluer à cent millions le montant des coûts consumés par les nations, les généraux, les fournisseurs, les membres du Congrès qui ont eu d'intermédiaires et d'amis les partis politiques qui a un titre quelconque ont été admis à la curée. Les bénéfices réalisés par les chefs se calculent par centaines de mille et par millions de dollars.

On comprend maintenant comment tous les hommes politiques qui ont participé à ce pillage éhonté de la fortune publique mettent tout en œuvre pour pousser à la continuation de la guerre dans laquelle leur vie de rapine ne trouve perspective et prétexte ensuite la conversion de la paix dans des conditions défavorables au pays rendrait fort scabreuse la réduction des comptes. Comment dire à la nation qu'on a mis sous nous avons commis une faute et qu'il faut que nous ou trésor la bagatelle de trois cents millions?

Si déshonorant et si cruel à abuser qu'est le peuple des Etats-Unis, il est à présumer qu'il refusera de passer l'éponge sur le passé et de fermer les yeux fermés, les carte à payer. Il comme le dit McClellan, la signature de la paix serait le signal d'une explosion d'hostilité entre les deux fractions du parti républicain qui se disputent la prédominance dans les conseils de Lincoln, et dont la sourde animosité ne tarde pas de temps à autre par des accusations qui se déchirent au coin du voile, donnent une idée de l'étendue de la gangrène dont est rongé le gouvernement des Etats-Unis.

Ce n'est ni de Lincoln, ni de son cabinet divisé en deux factions rivales, qui il faut attendre un mouvement de politique dans le sens de la paix. Il est depuis des conseils que le czar de toutes les Russies a fait adresser à son bon ami de Washington. Ils continueront forcément la guerre pour la guerre sans savoir en quoi pourra les contribuer eux et leur pays, jusqu'à ce qu'une ruine complète de leur ennemi et la dispersion de leurs armées rendent la continuation de la lutte impossible. Et tant que le Sud frappe sans relâche jusqu'à ce qu'il ait affranchi son territoire de la présence des armées ennemies. Peut être alors critiques ne cohortes victorieuses se tout sur le point d'envahir à leur tour le sol des Etats-Unis, un appel à la raison et au bon sens de ces Etats appuyé par trois cent mille baïonnettes étendra il du peuple du Nord ce que maque présent son gouvernement obstiné à refuser: et à avoir la reconnaissance de droit pour chacun des deux peuples de se gouverner à sa guise.

THEATRE DE L'OPERA.—Nous avons déjà annoncé qu'il aurait, demanche, à l'Opéra, une représentation extraordinaire au bénéfice de M. Ghislanzy. Le bénéficiaire, dont chacun a pu apprécier le talent dans la spécialité qu'il a adoptée—les rôles de femme—s'est assuré le concours de Mme Delsarte, première force chantante d'opéra, de M. Julian, notre excellent premier rôle de l'année dernière, de Mme Julian, actrice fine et distinguée, de M. Chol, le comédien si populaire que chacun aime à entendre, de MM. Mathieu, Deligne et Gilbert. Il a également obtenu le concours de M. Prédigam comme chef d'orchestre et n'a rien négligé pour rendre la représentation variée et intéressante.

La partie musicale comprendra, outre les ouvertures exécutées par l'orchestre, la scène et le duo de l'acte acte de la *Juive* chanté par Mme Delsarte et le ténor amateur, la grande scène et l'air de l'acte acte de Charles VI, et le chant patriotique de Dorlac, *Aux armes*, chanté par Mme Delsarte. Le program que se compose en outre de la 1re *représentation de la Marquise de Prétentaille*, de *Tambour battant*, de *Une dent sous Louis XV* et de *Une Revue de la Bastiche*.

Le bureau de location est ouvert à partir d'aujourd'hui.

GRAND CONCERT DE MME RUHL.—C'est ce soir que doit avoir lieu à la salle des Odd Fellows le grand concert donné par Mme Ruhl avec le concours de plusieurs amateurs au bénéfice du *Rifle Battalion* actuellement au Camp Lewis. Le prix des billets n'est que de 50 cents.

CHRONIQUE LOCALE.

Le Grand Barbecue Militaire—Le Barbecue qui a été renvoyé mardi dernier à cause du mauvais temps aura lieu samedi prochain, à moins qu'il ne pleuve encore ce jour-là.

Mère sanglante—Deux hommes mal faits, ont eu chez eux, une rixe sanglante, rue du Quartier, entre la rue Chartres et Levée. Des femmes se trouvaient mêlées à cette rixe. Mary Kelly a été grièvement blessée à la tête par une arme tranchante dont qui est à partir au sang de cuisse. Mary Kelly a été transportée à l'hôpital. Jane Sullivan a été arrêtée.

Vol.—Ses. Lane a été arrêté dans la rue du Rôle, hier soir, pour avoir volé à E. F. Page un billet de banque de vingt piastres. On a trouvé le billet sur lui. On a également saisi chez Page comme étant en état d'ivresse et troublant la paix publique.

Interrogatoire de Charles S. Mills—*Suite.*—M. Mills c'est encore présenté hier devant M. Monroe. Il était accompagné de ses défenseurs, MM. R. Hunt et L. M. Bay.

On sait qu'il est accusé d'avoir des opinions abolitionistes et d'employer ordinairement un langage incontrôlé.

M. James Buchanan, le dernier prédécesseur de la politique, ne sachant rien de ce qui s'était passé, le défense a fait appeler ses témoins dont nous publions les dépositions ci-après:

C. A. Parker—Je connais un peu Mills. Je lui ai dans l'an passé. Il était ici, il me répondit dans l'Etat du Rhode Island; je lui demandai ensuite ce qu'il pensait de la guerre. "Mon homme, dit-il, commencerait à Washington et irait jusqu'à la Nouvelle-Orléans." Cette conversation que j'ai eue avec lui date de plus de trois mois.

Robert Pringle—Je suis marchand de cornettes et habite la Rue Chartres depuis 18 ans. Je connais Mills depuis deux ans, nous avons souvent causé ensemble, il s'arrêtait chez moi tous les jours en passant.

Son langage est assez bon convenable, je n'ai jamais rien entendu dire contre sa bonne conduite et sa loyauté. Je ne l'ai jamais entendu parler insurrectionnement de la Confédération du Sud.

John P. Fairin—Attaché de la maison Fellows & Co—J'habite cette ville depuis vingt ans je connais Mills depuis dix ou douze ans; je le connaissais avant qu'il allât en Californie, où je crois qu'il resta quatre ou cinq ans.

Je n'ai jamais entendu parler de lui autrement que comme un citoyen paisible. J'avais l'habitude de le voir assez souvent. Je ne l'ai jamais entendu employer un langage inconvenable contre la Confédération.

S. F. Jonte—Habite la Nouvelle-Orléans depuis vingt-huit ans. Je connaissais Mills il y a dix ans, à l'époque où il avait l'Hippodrome de la Métairie, avant son départ pour la Californie.

J'ai souvent causé avec lui depuis deux ans, et n'ai jamais rien vu qui pût me faire supposer qu'il n'est pas un bon et loyal citoyen. Je ne l'ai jamais entendu parler politique. J'ai toujours pensé qu'il jouit d'une bonne réputation dans la communauté.

W. L. A. Sherman—Je demeure ici depuis cette année, et connais Mills depuis deux ans. Il a été bon citoyen, autant que j'ai pu en juger. Je l'ai souvent entendu parler de la Confédération du Sud. Lorsque la grande défaite l'allait fréquemment chez lui et lui lisait les nouvelles. Quand le fort Sumter fut pris, je lui apportai un journal et lui fis la lecture de la dépêche. Il parut heureux de son succès. Il n'est invariablement pas contre la Confédération.

Valery St Cyran, percepteur des taxes d'Etat—Habite la Nouvelle-Orléans depuis vingt-trois ans et connaît Mills depuis trois ans. Je ne me rappelle rien l'avoir entendu parler politique. Je l'ai souvent entendu causer mais ne lui ai jamais entendu dire quoi que ce soit contre la Confédération. A ma connaissance, se conduit-il toujours dès celle d'un bon citoyen.

M. Day—Savez-vous quelque chose de particulier à ce sujet, il y a quelque temps, d'un ordre l'hippodrome à M. Mills?

Le témoin—Oui monsieur; je l'ai appris il y a deux mois. Je me trouvais chez M. Peabody qui m'annonça qu'il était avec le track que M. Burnett n'est pas le lui convenait; je me lui dis rien mais je fus surpris de M. Thomas Ashton qui avait le bail d'Ellis comme garantie collatérale. M. Ashton me dit qu'il voulait se débarrasser de cette affaire de track et désirait le remettre avec bien pour acquitter sa réclamation—600. Je le priai de ne pas le rendre à M. Burnett, car ajoutai-je si vous le faites, Ellis sera jeté dans la rue. M. Ashton me répondit qu'il ne voulait pas laisser de tort à M. Ellis, mais qui avait besoin de son argent. Je le pris d'attendre quelques jours et que d'ici ne trouvera personne pour prendre le bail et prendrait ainsi Ellis je le pouvais ensuite me. Je n'ai jamais parlé de cela avec Burnett.

M. McKay, avocat de la poursuite—Pensez-vous le bail?

Le témoin—Non monsieur, M. Ashton désirait le résilier de ce marché pour en donner.

M. McKay—Connaissez M. Ellis vous dédit-il ce pour quoi vous comme prendre le track?

Le témoin—Il ne me dit rien; il dit le Bonnes à Chiffre.

Gen. G. W. Morgan—Je connais très bien M. Burnett; il a non-seulement dans nombreuses je le rencontrai dans la rue du Canal, près de mon magasin, à l'enseigne de la rue du Canal, et lui dis, sur le ton de la plaisanterie "Qu'en avez vous avez votre ami Ellis?" "Je ne sais rien de lui," me répondit-il. J'ajoutai: "Ellis en vous poursuivant, Burnett." Il répondit avec un geste vague: "Ellis pourrait en témoigner." Je ne connais rien contre lui (dans l'affaire d'insurrection) et Burnett vous en le dirait. Je ne l'ai pas vu "Vous connaissez alors quelqu'un qui puisse le dire?" Je vous parle d'ici plusieurs, répondit-il, et que je n'ai rien personnes auprès de lui, que j'ai pas lui et je vous parle vingt-trois personnes qu'il ne témoignera pas contre moi." Je le quittai bientôt.

Je connais Ellis depuis six ans et l'ai souvent vu depuis dit-il mois dans. Je ne l'ai jamais entendu lui quel que ce soit contre la Confédération. J'ai souvent dit à son hypothèque ("The People's Bank Company") et j'ai vu mettre le drapeau confédéré je n'ai jamais entendu. Pas un seul moment on avec lui des réunions que je n'aie jamais eues et j'aurais pensé qu'il était personnel du Sud. Il dit "Les gens disent rarement un langage incontrôlé, je crois que je l'entendrai."

Le Général Nouman—Il demeure à Mobile. Je l'ai connu à la guerre mexicaine entre Vera Cruz et Mexico. Il est du plus haut. J'ai beaucoup entendu Ellis parler et j'ai souvent parlé avec lui. Il est un bon citoyen.

M. M. Cooper—Je connais Mills depuis dix ans. Il habite la Nouvelle-Orléans depuis vingt-trois ans et connaît Ellis depuis deux ans. Je ne l'ai jamais entendu parler politique. Je ne l'ai souvent entendu parler de la Confédération du Sud. Lorsque la grande défaite l'allait fréquemment chez lui et lui lisait les nouvelles. Quand le fort Sumter fut pris, je lui apportai un journal et lui fis la lecture de la dépêche. Il parut heureux de son succès. Il n'est invariablement pas contre la Confédération.

Valery St Cyran, percepteur des taxes d'Etat—Habite la Nouvelle-Orléans depuis vingt-trois ans et connaît Mills depuis trois ans. Je ne me rappelle rien l'avoir entendu parler politique. Je l'ai souvent entendu causer mais ne lui ai jamais entendu dire quoi que ce soit contre la Confédération. A ma connaissance, se conduit-il toujours dès celle d'un bon citoyen.

M. Day—Savez-vous quelque chose de particulier à ce sujet, il y a quelque temps, d'un ordre l'hippodrome à M. Mills?

Le témoin—Oui monsieur; je l'ai appris il y a deux mois. Je me trouvais chez M. Peabody qui m'annonça qu'il était avec le track que M. Burnett n'est pas le lui convenait; je lui dis rien mais je fus surpris de M. Thomas Ashton qui avait le bail d'Ellis comme garantie collatérale. M. Ashton me dit qu'il voulait se débarrasser de cette affaire de track et désirait le remettre avec bien pour acquitter sa réclamation—600. Je le priai de ne pas le rendre à M. Burnett, car ajoutai-je si vous le faites, Ellis sera jeté dans la rue. M. Ashton me répondit qu'il ne voulait pas laisser de tort à M. Ellis, mais qui avait besoin de son argent. Je le pris d'attendre quelques jours et que d'ici ne trouvera personne pour prendre le bail et prendrait ainsi Ellis je le pouvais ensuite me. Je n'ai jamais parlé de cela avec Burnett.

M. McKay, avocat de la poursuite—Pensez-vous le bail?

Le témoin—Non monsieur, M. Ashton désirait le résilier de ce marché pour en donner.

M. McKay—Connaissez M. Ellis vous dédit-il ce pour quoi vous comme prendre le track?

Le témoin—Il ne me dit rien; il dit le Bonnes à Chiffre.

Gen. G. W. Morgan—Je connais très bien M. Burnett; il a non-seulement dans nombreuses je le rencontrai dans la rue du Canal, près de mon magasin, à l'enseigne de la rue du Canal, et lui dis, sur le ton de la plaisanterie "Qu'en avez vous avez votre ami Ellis?" "Je ne sais rien de lui," me répondit-il. J'ajoutai: "Ellis en vous poursuivant, Burnett." Il répondit avec un geste vague: "Ellis pourrait en témoigner." Je ne connais rien contre lui (dans l'affaire d'insurrection) et Burnett vous en le dirait. Je ne l'ai pas vu "Vous connaissez alors quelqu'un qui puisse le dire?" Je vous parle d'ici plusieurs, répondit-il, et que je n'ai rien personnes auprès de lui, que j'ai pas lui et je vous parle vingt-trois personnes qu'il ne témoignera pas contre moi." Je le quittai bientôt.

Je connais Ellis depuis six ans et l'ai souvent vu depuis dit-il mois dans. Je ne l'ai jamais entendu lui quel que ce soit contre la Confédération. J'ai souvent dit à son hypothèque ("The People's Bank Company") et j'ai vu mettre le drapeau confédéré je n'ai jamais entendu. Pas un seul moment on avec lui des réunions que je n'aie jamais eues et j'aurais pensé qu'il était personnel du Sud. Il dit "Les gens disent rarement un langage incontrôlé, je crois que je l'entendrai."

Le Général Nouman—Il demeure à Mobile. Je l'ai connu à la guerre mexicaine entre Vera Cruz et Mexico. Il est du plus haut. J'ai beaucoup entendu Ellis parler et j'ai souvent parlé avec lui. Il est un bon citoyen.

M. M. Cooper—Je connais Mills depuis dix ans. Il habite la Nouvelle-Orléans depuis vingt-trois ans et connaît Ellis depuis deux ans. Je ne l'ai jamais entendu parler politique. Je ne l'ai souvent entendu parler de la Confédération du Sud. Lorsque la grande défaite l'allait fréquemment chez lui et lui lisait les nouvelles. Quand le fort Sumter fut pris, je lui apportai un journal et lui fis la lecture de la dépêche. Il parut heureux de son succès. Il n'est invariablement pas contre la Confédération.

Valery St Cyran, percepteur des taxes d'Etat—Habite la Nouvelle-Orléans depuis vingt-trois ans et connaît Mills depuis trois ans. Je ne me rappelle rien l'avoir entendu parler politique. Je l'ai souvent entendu causer mais ne lui ai jamais entendu dire quoi que ce soit contre la Confédération. A ma connaissance, se conduit-il toujours dès celle d'un bon citoyen.

M. Day—Savez-vous quelque chose de particulier à ce sujet, il y a quelque temps, d'un ordre l'hippodrome à M. Mills?

Le témoin—Oui monsieur; je l'ai appris il y a deux mois. Je me trouvais chez M. Peabody qui m'annonça qu'il était avec le track que M. Burnett n'est pas le lui convenait; je lui dis rien mais je fus surpris de M. Thomas Ashton qui avait le bail d'Ellis comme garantie collatérale. M. Ashton me dit qu'il voulait se débarrasser de cette affaire de track et désirait le remettre avec bien pour acquitter sa réclamation—600. Je le priai de ne pas le rendre à M. Burnett, car ajoutai-je si vous le faites, Ellis sera jeté dans la rue. M. Ashton me répondit qu'il ne voulait pas laisser de tort à M. Ellis, mais qui avait besoin de son argent. Je le pris d'attendre quelques jours et que d'ici ne trouvera personne pour prendre le bail et prendrait ainsi Ellis je le pouvais ensuite me. Je n'ai jamais parlé de cela avec Burnett.

M. McKay, avocat de la poursuite—Pensez-vous le bail?

Le témoin—Non monsieur, M. Ashton désirait le résilier de ce marché pour en donner.

M. McKay—Connaissez M. Ellis vous dédit-il ce pour quoi vous comme prendre le track?

Le témoin—Il ne me dit rien; il dit le Bonnes à Chiffre.

Gen. G. W. Morgan—Je connais très bien M. Burnett; il a non-seulement dans nombreuses je le rencontrai dans la rue du Canal, près de mon magasin, à l'enseigne de la rue du Canal, et lui dis, sur le ton de la plaisanterie "Qu'en avez vous avez votre ami Ellis?" "Je ne sais rien de lui," me répondit-il. J'ajoutai: "Ellis en vous poursuivant, Burnett." Il répondit avec un geste vague: "Ellis pourrait en témoigner." Je ne connais rien contre lui (dans l'affaire d'insurrection) et Burnett vous en le dirait. Je ne l'ai pas vu "Vous connaissez alors quelqu'un qui puisse le dire?" Je vous parle d'ici plusieurs, répondit-il, et que je n'ai rien personnes auprès de lui, que j'ai pas lui et je vous parle vingt-trois personnes qu'il ne témoignera pas contre moi." Je le quittai bientôt.

Je connais Ellis depuis six ans et l'ai souvent vu depuis dit-il mois dans. Je ne l'ai jamais entendu lui quel que ce soit contre la Confédération. J'ai souvent dit à son hypothèque ("The People's Bank Company") et j'ai vu mettre le drapeau confédéré je n'ai jamais entendu. Pas un seul moment on avec lui des réunions que je n'aie jamais eues et j'aurais pensé qu'il était personnel du Sud. Il dit "Les gens disent rarement un langage incontrôlé, je crois que je l'entendrai."

Le Général Nouman—Il demeure à Mobile. Je l'ai connu à la guerre mexicaine entre Vera Cruz et Mexico. Il est du plus haut. J'ai beaucoup entendu Ellis parler et j'ai souvent parlé avec lui. Il est un bon citoyen.

M. M. Cooper—Je connais Mills depuis dix ans. Il habite